

# femina

## EXPOSITION

### UN SOUFFLE D'ART

*«C'est un peu obsédant. Je ne fais rien pendant des mois, et puis ça me prend comme une grosse maladie.»*

C'est alors une tension qui anime Josette Morier, obstinément, jusqu'à ce qu'elle ait épuisé le projet de départ. On pourrait dire qu'elle crée par fièvres successives, si ce mot ne suggérait la perte de conscience! Or, Josette Morier est lucide, terriblement lucide. Toute son œuvre actuelle part d'une même démarche, affinée, triturée, jusqu'à la gravure qui clôt l'idée initiale. Point final, elle passe à autre chose.

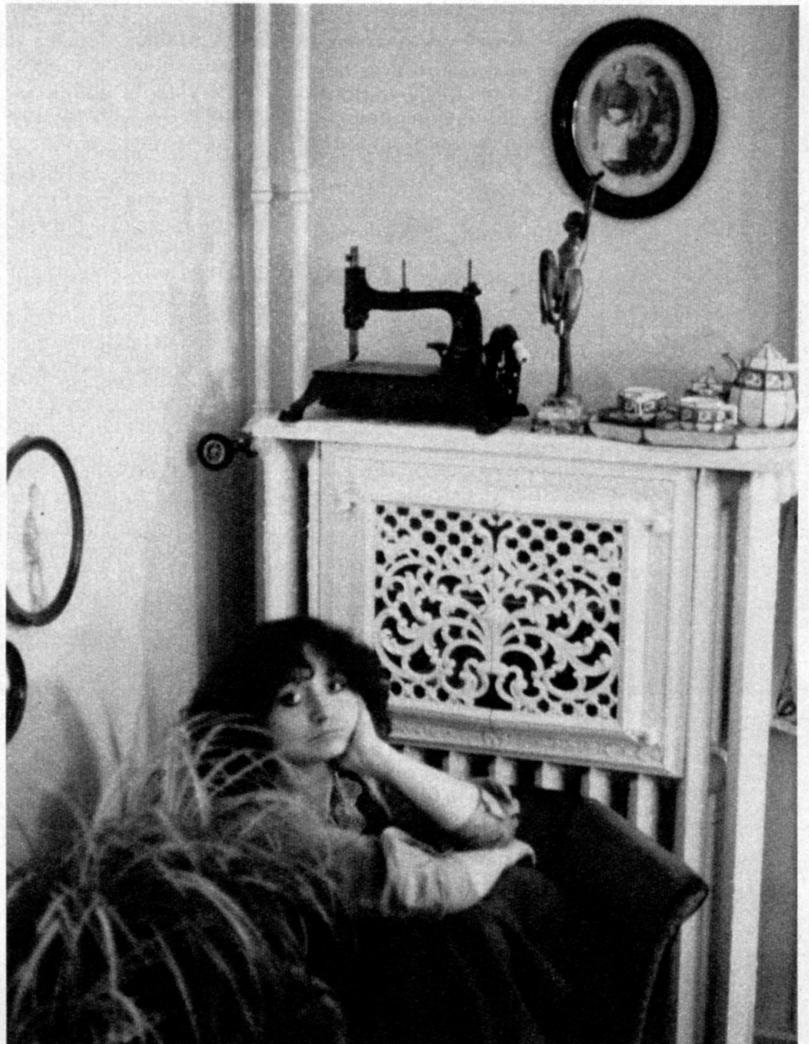
Ce qu'elle fait? Des «taches». Mais quelles taches... Des visages traités par des techniques qui s'enchaînent - du dessin à la pierre à graver, en passant par la photographie - jusqu'à n'être plus que des objets intemporels. Elle procède par tâtonnements, elle invente des procédés ou en modifie d'autres; il faut trouver le processus technique qui rendra exactement ce qu'elle avait en tête.

Josette Morier raconte que pour sa série de «taches» première mouture, elle avait fait poser des amis dans un casino rococo désaffecté. «J'avais convoqué huit amis pour faire des mises en scène photographiques, en leur demandant toujours la même expression. Je voulais les dessiner. Mais les photos étaient tellement bonnes que j'ai épinglé les agrandissements dans mon atelier et j'ai gravé sur la pierre d'après les photos. J'ai fait ces lithos en trois étapes. A la troisième, j'avais trouvé le truc pour arriver à ces taches-personnages.» Au cours de ce processus, les lignes s'estompent au profit des volumes, des contrastes entre le noir, le blanc, les ombres en pointillé. Les visages surgissent dans un halo, on les croirait en train d'apparaître ou de disparaître, comme



dans un bain photographique. Fugaces, évanescents, visages passés ou rêvés, immatériels. Qu'en dit-elle? «Ils sont réinventés; je voudrais dire la ressemblance des histoires qui se passent entre des personnages qui, bien que côte à côte, ne se regardent jamais. Chaque regard a une histoire qui n'interfère pratiquement jamais avec l'histoire de l'autre, sinon quelques semaines.» Est-ce trop dire que c'est à la suite d'un «bouleversement» dans sa vie que l'artiste s'est mise à produire ces singuliers regards? «Aujourd'hui, ces taches je les ressens de façon moins dramatique.» Leur signification nous touche de près: il arrive que l'on se croise dans des illusions de présence. «Le but, c'était de les perdre ces personnages, ou plutôt de les faire vivre différemment.» Les taches oubliées – mais elles réapparaîtront, obsédantes –, Josette Morier s'est mise à dessiner des fragments de corps nus, agrandis. A la base, il y a le

dessin académique. S'il n'y a pas de modèle, ou de dessin d'après modèle, elle se déshabille: «Je regarde dans un miroir comment c'est fait!» Le résultat est indéfinissable, d'une sensualité diffuse, et graphiquement parfait. On ne voit plus qu'il s'agit d'un corps, il reste l'idée d'un corps. Ces gravures, imaginées pour illustrer des poèmes d'amour de son frère Claude Morier, sont créées à la «manière noire». «Le travail s'inscrit en négatif: c'est démentiel. Il faut presque un mois pour une gravure.» Le tirage est restreint: 10 ou 15 exemplaires. «Ça ne m'intéresse pas si ça se multiplie comme des petits pains.» Malgré cela, le prix d'une gravure oscille entre 300 et 500 francs. L'étape la plus récente représente une série de dessins, tous différents, mais partant de la même idée. Les «taches» sont devenues traces. Traces de femmes très belles – à l'origine mannequins sur papier glacé – que Josette Morier veut faire revivre d'une autre façon. On



arrive alors à des images d'images, estompées par le temps, sur le papier (support de l'image) – et dans nos mémoires (support du souvenir). «J'ai voulu essayer de rendre les images qui me restent des choses.» Pourquoi cela fait-il penser aux films de Marguerite Duras?

Josette Morier utilise pour ces femmes diaphanes une technique mixte. Encre de Chine posée au dessin, à la plume, éponge, crayons de couleurs, gouaches, frotages, passages sous la presse pour écraser les couleurs, traits redessinés par-dessus avec un crayon lithographique. Cela devient tellement épuré qu'on imagine presque la prochaine étape comme une page blanche.

L'époque des dures gravures aux morsures d'acide est passée. Pourtant, lorsque Josette Morier dit que tout ce qu'elle grave ou dessine est fonction de ce qu'elle vit, que les recherches techniques la démolissent, on la croit. Comme ça.

Valérie Bory

Du 6 février au 7 mars 1981  
Galerie UNIP  
Rue Beau-Séjour 9  
Lausanne